

L'ENSEIGNEMENT

MUTUEL,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. TH. BARRIÈRE ET DECOURCELLE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Montansier,
le 20 janvier 1851.



7011

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages.

ÉOLE DUVIVIER, opticien.
MARIA, dite la Polkeuse.

Acteurs.

M. RAVEL.
Mlle ALINE DUVAL.

Le théâtre représente une chambre dans un hôtel garni. — Porte d'entrée au fond. — A droite de la porte, un lit. — Au deuxième plan de droite, une cheminée. — Au deuxième plan de gauche, une fenêtre; devant la fenêtre, une commode. — Une table au premier plan; chaises, etc.

SCÈNE I.

ÉOLE seul; il est à la fenêtre et parle à la cantonade.

Oui, mon oncle... à ce soir... je vous attendrai, c'est convenu... (On entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne. Descendant.) Le voilà parti, ce cher oncle!... Je lui écris que j'ai fait la connaissance d'une jeune fille charmante, que je veux conduire à l'autel... et il arrive juste au moment où je vais mettre ma lettre à la poste. — Voilà de l'empressement! — Seulement, il arrive pour me proposer d'en épouser une autre... la fille d'un confrère, d'un opticien comme lui, comme moi, Éole Duvivier. (Il salue.) Mais, que voulez-vous? j'ai le cœur pris comme dans un étau... — C'était un soir, — je me rendais à mon cours de physique (car je suis venu de Coulommiers à Paris, il y a deux mois, pour suivre un cours de physique), et, ce soir-là, j'ai rencontré Maria (elle s'appelle Maria) avec six de ses compagnes. Elles allaient chez Comte... C'étaient de jeunes pensionnaires, avec leur sous-maitresse, — seulement, la sous-maitresse n'y était pas. — Elles entrent, — moi, j'hésite un instant: « Et mon cours de physique! » me dis-je... à l'oreille. Mais, tout-à-coup, mes yeux tombent sur l'affiche, et je lis: *Physique amu-*

sante!... Voilà mon affaire!... physique amusante, physique assommante... c'est toujours de la physique... J'entre! une place était vide auprès de Maria... je m'élance par-dessus un monsieur... et, v'lan! je tombe dans la stalle voisine de la sienne. — « Que le bon Dieu vous bénisse! » me dit-elle. — Et je n'avais pas éternué! — j'ai su après pourquoi. — C'est que je m'étais assis sur son chapeau... et ce n'était pas un Gibus. — Je m'excuse de mon mieux, et je lui offre le mien en échange... de sa galette... elle me rit au nez... — La connaissance était faite. — La physique allait son train... et moi aussi... Le magicien évoquait des diables, des géants, des squelettes qui vous passaient à trois centimètres du nez, c'était très gai. Profitant d'un moment où la salle était plongée dans le noir le plus foncé, je me penche vers ma voisine, et je murmure à son oreille diverses paroles d'une voix forte, mais passionnée... Elle riait... Je lui prends la main, elle riait encore... je... tarabuste son pied... elle riait toujours... elle ne comprenait pas, l'innocente! c'était charmant!

Air nouveau d'Hervé.

Pour mon amour la séance fut bonne,
Et je regrettai peu vraiment
Le cours savant de la Sorbonne

YTh
1431

1853

Où j'aurais eu moins d'agrément,
Ce qui se conçoit aisément ;
Car dans les leçons journalières
Que me donnait un professeur vanté,
Je n' profitais que d' ses lumières
Je profitais là de l'obscurité.

Elle m'a dit que je ne saurais que dans huit jours où est situé son pensionnat ; elle a remis la cause à huitaine, mais je lui écris chaque jour des lettres pleines de tendresse, bureau restant ; j'y ai glissé mon adresse, et depuis, je reçois chaque matin des : Ne m'oubliez pas, sous différentes formes. — (Tirant divers objets d'un tiroir.) Des fleurs, des feuilles, un lacet de bottine, une épingle noire, une mèche de cheveux, *idem* de lampe. Non... ça, ça fait partie de mon mobilier. Elle m'envoie tout ce qu'elle trouve, la naïve enfant!... ça marche. C'est aujourd'hui qu'elle doit me faire connaître l'adresse de son pensionnat ; j'y conduirai mon oncle, il fera la demande... et nous allumerons la torche de l'hyménée... Et nous serons très heureux si nous vivons longtemps et si nous n'avons pas beaucoup d'enfants.

oo

SCÈNE II.

ÉOLE, MARIA.

(Éole range ses souvenirs dans le tiroir d'où il les a tirés. — On frappe doucement à la porte.)

ÉOLE, sans se retourner.

Entrez. (On frappe de nouveau. Plus fort.)
Entrez !

(La porte s'ouvre doucement. Maria paraît. Elle entre, referme la porte, et, voyant qu'Éole ne se retourne pas, elle frappe encore, mais en dedans.)

ÉOLE, se retournant et avec impatience.

Entrez donc !... (Reconnaissant Maria, il pousse un grand cri.) Oh !...

MARIA, un peu effrayée.

Ah !

ÉOLE, poussant un second cri, plus fort que le premier.

Oh !...

MARIA, de même.

Ah !... ah ! mais, est-ce qu'il ne va pas finir ?

ÉOLE.

Est-il possible ?... est-ce que j'hallucine ?... Mlle Maria !... ici !... chez moi !

MARIA, timidement.

Monsieur !...

ÉOLE, stupéfait.

Non, non... c'est une ombre... un fantôme décevant... que le moindre souffle va dissi-

per... (Il souffle de toutes ses forces.) Tiens !... Je n'ai pas soufflé assez fort... (Il souffle de nouveau. Maria part d'un éclat de rire. — La touchant curieusement. A part.) Ce n'est pas une ombre... c'est un corps !...

MARIA.

Seriez-vous fâché de me voir, monsieur ?

ÉOLE.

Fâché !... mais au contraire... je suis transporté, ravi !... je suis...

MARIA.

Vous êtes un peu ébouriffé, pas vrai ?...

ÉOLE, à part.

Qu'est-ce qu'elle a dit ?... avez-vous entendu ?...

MARIA, ôtant son chapeau, qu'elle pose sur le pied du lit.

Mais je vais vous dire la raison...

ÉOLE, à part.

Elle met son chapeau sur mon lit, l'innocente !... (Il rit à part.)

MARIA.

Qu'est-ce donc qui vous fait rire ? (Comprenant.) Ah ! dites donc, mauvais sujet !... (Elle ôte son chapeau de dessus le lit et le pose sur une chaise.)

ÉOLE, à part.

Hein ?... Elle comprend... l'innocente ?...

MARIA.

Voyez-vous, mon bonhomme...

ÉOLE, à part.

Son bonhomme !...

MARIA, continuant.

Je suis entrain de déménager, et je me suis dit : Pendant qu'on va casser mes meubles, je vais aller dire bonjour à M. Éole.

ÉOLE.

Vos meubles ?... Vous avez donc quitté votre pensionnat ?

MARIA.

Pourquoi... nat ?

ÉOLE.

Vous dites ?...

MARIA.

J'ai quitté ma pension... pas nat.

ÉOLE.

Pas nat !... Ah ! ça... permettez, expliquons-nous...

MARIA.

Eh bien, oui, une pension bourgeoise ; — Deux repas par jour, — 60 francs par mois, — sans le café.

ÉOLE.

Sans le café ?

MARIA.

Mais qu'est-ce que vous avez donc ? Vous avez l'air tout chose.

ÉOLE, étonné.

Tout chose !... quel drôle de français !...

MARIA.

Si je vous gêne... faut le dire... Vous attendez peut-être quelqu'un ?...

ÉOLE.

Mais du tout... mais du tout... Seulement, je crains les suites de... quand votre famille...

MARIA.

La connaissiez-vous, par hasard ?...

ÉOLE.

Moi, non, mais...

MARIA.

Eh bien ! moi non plus.

ÉOLE.

Ah ça ! mais... qui donc payait votre pension ?

MARIA.

Eh ben ! et moi, donc !

ÉOLE.

Vous ?... Comment ?

MARIA, offensée.

Comment ?... Mais, avec mes leçons, monsieur.

ÉOLE.

Vous donnez des leçons ?... De quoi ?

MARIA.

Comment, de quoi ? mais de danse, de polka, de mazurka...

ÉOLE.

Des leçons de polka... vous, mademoiselle Maria ?...

MARIA.

Eh bien ! oui... Maria la Polkeuse... Vous ne me connaissez pas !... Il n'y a que vous, mon p'tit.

ÉOLE, stupéfait.

Son p'tit, Maria la Polkeuse !...

MARIA.

Eh ! oui... Mais j'ai un nom européen, moi... Rien que ça de monnaie !

ÉOLE, défaillant.

Ah !... (Il tombe sur une chaise.)

MARIA.

Air nouveau d'Herèbe.

J'ai formé plus d'un sujet,

Coquet.

Et j'en inonde

Le monde ;

Je fournis tout le corps de ballet,

Et j' prends deux francs par cachet.

Sans nul soutien,

N' possédant rien,

Vraiment il fallut bien

Du courage

Pour rester sage.

Le bon Dieu m'inspira

Et la nature m'enseigna

Schotisch, polka,

Mazourk', redow' et coëtera !

J'ai formé plus d'un sujet

Coquet, etc.

(Maria a accompagné son chant d'un mouvement de polka, et sur la reprise, elle fait un pas de polka. — Éole bat involontairement la mesure, tout en donnant, de temps à autre, des signes non équivoques de son désappointement.)

ÉOLE, se levant.

Ah ! mais... c'est un rêve bouffon... un cauchemar grotesque... Mademoiselle, voulez-vous me pincer, s'il vous plaît ?

MARIA, avec pudeur.

Monsieur, je ne pince que les gens qui ont toute ma confiance.

ÉOLE.

Oh !! Et mon oncle qui a écrit là-bas pour se dégager !... Quand il va la voir, l'entendre surtout. — Je suis ruiné, — déshérité, — maudit. — Ça, ça ne me fait rien. — Mais l'héritage... ça me fait. (Voyant Maria qui a posé le miroir sur la cheminée contre une bouteille.) Elle s'installe !... elle se coiffe !...

MARIA.

Mes bandeaux bouffent-ils bien ?

ÉOLE, à part.

A-t-elle un aplomb !... (Haut.) Oui, ils bouffent très bien !

MARIA, se lissant.

Avez-vous des cheveux blancs, vous ?

ÉOLE.

Mais non... Et vous ?

MARIA.

Moi non plus, tiens !

ÉOLE.

Je crois bien... ils sont noirs comme l'Érèbe...

MARIA.

Comme l'ébène.

ÉOLE.

Non, je dis l'Érèbe... c'est plus savant.

MARIA.

L'Érèbe !... connais pas.

ÉOLE.

Vous n'avez pas poussé loin vos études ?

MARIA.

Mes études ?

ÉOLE.

Vous avez appris ?

MARIA.

A valser...

ÉOLE.

Oui, mais... après ?

MARIA.

A polker...

ÉOLE.
Et avant ?...

MARIA.
A danser !

ÉOLE.
Enfin, vous savez...

MARIA.
Quoi ?

ÉOLE, à part.
Je tremble de l'interroger. (Prenant une enveloppe dans sa poche.) Cependant, elle a une jolie écriture. (Lisant.) A Monsieur, Monsieur Éole Duvivier.

MARIA, regardant ce qu'il lit.
N'est-ce pas qu'elle écrit bien, Clara ?

ÉOLE, sautant.
Clara !... C'est Clara qui...

MARIA.
Oui... moi, je ne sais écrire qu'en moyen.

ÉOLE.
En moyen !... (Changeant de ton, à part.) C'est toujours ça.

MARIA.
A propos... dites donc... c'est bien gentil tout ce que vous m'écriviez, vous !

ÉOLE, respirant.
Elle sait lire, enfin !... c'est heureux !

MARIA.
J'ai gardé toutes vos lettres.

ÉOLE.
Vous les relisiez souvent ?

MARIA.
Ah ! pas aussi souvent que je l'aurais voulu... je n'avais pas toujours mes yeux là.

ÉOLE.
Vous portez des lunettes ?

MARIA, assise.
Mais non... les yeux de Clara... Moi, je ne sais lire que dans l'imprimé, et puis dans les cartes. (Elle tire un jeu de cartes de sa poche et l'étale sur ses genoux.)

ÉOLE.
Ah ! c'est à s'arracher les cheveux !

MARIA, battant les cartes.
Voulez-vous que je vous les tire ?

ÉOLE.
Les cheveux !

MARIA.
Non... les cartes... (Comptant les cartes, tandis qu'Éole parle.) Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... une lettre !

ÉOLE, à part.
Les yeux de Clara, les mains de Clara !... elle n'a rien à elle !

MARIA.
Qu'est-ce que que vous avez donc ?

ÉOLE.
Moi, rien, mademoiselle, rien.

MARIA, même jeu.
Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... un homme de campagne !

ÉOLE.
C'est mon oncle... Ainsi, vous ne savez ni lire ni écrire ?

MARIA.
Non, après ?

ÉOLE.
Et savez-vous voir l'heure aux pendules, au moins ?

MARIA.
Oui... Clara m'a appris.

ÉOLE.
Elle a bien fait.

MARIA.
Vous dites ?...

ÉOLE.
Je dis qu'elle a bien fait.

MARIA, se levant.
Ah ! monsieur fait sa tête... Ce n'est pas gentil, monsieur, d'humilier une pauvre fille, sous prétexte qu'elle ne sort pas de Saint-Cyr... * (Tout en traversant le théâtre, elle sème ses cartes, en croyant les mettre dans sa poche.)

ÉOLE, à part, la suivant et ramassant les cartes.
Mais, je n'en répondrais pas.

MARIA.
On ne peut pas tout avoir... Il y en a qui sont adroites de leurs mains ; moi, je n'étais adroite que de mes pieds... Mais ça m'a servi à ne pas faire de faux pas.

ÉOLE.
Ah !

MARIA.
Dame ! j'étais gentille... on me faisait la cour... on m'offrait des acajoux... des palissandres.

ÉOLE.
« Des acajoux !... des palissandres ! » quel drôle de français ! (Il s'assied à droite.)

MARIA.
Ça en manque d'acajou, ici ; mais je voulais rester sage... C'est-il rangé, mon Dieu !... quel gâchis !... (Mouvement de polka.) Et c'est alors que j'ai ouvert un cours de polka.

ÉOLE.
Chez vous ?

MARIA, mettant le chapeau d'Éole dans la commode.
Oui, monsieur.— Je ne polke pas en ville... ça ne m'est arrivé qu'une fois... et encore c'était à l'Élysée... Montmartre, dans une fête au profit des pauvres. (Elle met les bottes dans le carton à chapeau). Ah ! je me suis trompée !... Bah ! Quand vous m'avez rencontrée, j'étais avec cinq de mes élèves... Ah ! ces paperasses ! (Elle jette dans la cheminée les livres et papiers qu'elle a trouvés sur la table.) Vous aviez

* M. E.

été bien gentil avec moi, et j'ai voulu voir si vous ne faisiez pas balai neuf.

ÉOLE.

Balai neuf!... Ah! une danseuse!

MARIA.

J'ai été contente de vous... (Elle grimpe derrière sa chaise.) Et je suis venue pour vous prier de me faire avoir des élèves dans vos connaissances... parce que... il faut bien l'avouer... la danse s'en va tous les jours... et depuis une semaine... eh! bien... je suis obligée de danser toute seule devant ma glace.

ÉOLE.

Mais je ne connais pas de gens qui dansent, moi...

MARIA.

Alors je vois bien qu'il faudra que je me décide à accepter les propositions qu'on m'a faites... je vais entrer à l'Hippodrome.

ÉOLE.

Pour polker sur un cheval... sans selle? mais vous casserez ces jolies petites quenottes et ce joli petit nez.

MARIA.

Ah! bah!... je tâcherai de ne pas tomber face.

ÉOLE.

Mais quand même vous tomberiez... pile... vous vous casseriez toujours quelque chose... et ça serait dommage... (A part.) Que c'est donc embarrassant!...

MARIA.

Oh! mon Dieu, non... c'est bien simple... je m'en vais...

ÉOLE.

Où?

MARIA.

A l'Hippodrome.

ÉOLE.

Et vous ne reviendrez plus?

MARIA.

C'est probable*.

ÉOLE.

Mais ça ne se peut pas!... mais je ne le veux pas!... Mais tu ne sais donc pas que je t'aime, jeune fille!...

MARIA.

Laissez-moi donc tranquille, c'est une couleur!

ÉOLE.

Maria, ne parlez pas ainsi, et .. pas comme ça... je vous aime, te dis-je!

MARIA.

Connu! connu!

ÉOLE.

Je vous offre mon cœur.

MARIA.

Avez-vous une épingle?

* E., M.

ÉOLE.

Eh bien!... ma main aussi... tant pis!

MARIA.

Adieu, monsieur Eole; j'aime mieux que vous gardiez de moi un bon souvenir.

ÉOLE.

Oh! pas adieu!... au revoir, au moins... au revoir! (Pleurant à moitié.) Eh ben! non, là, je ne peux plus vous quitter.

MARIA.

Ah ça!... vous m'aimez donc... pour de vrai?...

ÉOLE.

Peur de vrai!

MARIA.

Ce n'est pas un simple coup de soleil?

ÉOLE.

Ce n'est pas un simple coup de soleil! (A part.) Quel drôle de français! * (Haut.) C'est du délire... mon sort est désormais lié au tien... Nous partagerons tout. — Vous allez d'abord partager mon déjeuner. — Il devrait être ici depuis deux heures. — Il ne peut pas tarder. — Et si mon oncle ne veut pas consentir à notre bonheur.

MARIA.

Eh bien?

ÉOLE, avec force.

Eh bien!... je ne sais pas du tout ce que je ferai... (Se désolant.) Mon Dieu! mon Dieu!... que c'est donc dommage qu'on ait raté votre éducation!... (Se frappant le front. — Criant.) Ah!... mon oncle peut venir, je l'attends de pied ferme.

MARIA.

Qu'est-ce que vous ferez?

ÉOLE.

Je vous présenterai à lui.

MARIA.

Mais...

ÉOLE.

J'ai un projet gigantesque... Je vais faire votre éducation!...

MARIA.

D'ici à ce soir?...

ÉOLE.

L'ébaucher!... l'ébaucher... Je ne vous apprendrai pas le latin...

MARIA.

Je n'y tiens pas...

ÉOLE.

D'abord, le plus pressé, c'est de vous apprendre à vous présenter convenablement... Ça ne sera pas facile... enfin, c'est égal. Je commence, regardez-moi bien.

MARIA.

Je vous dévore des yeux.

ÉOLE.

Quand mon oncle entrera...

* M., E.

MARIA.

Je lui sauterai au cou, et je l'embrasserai
en pincette.

ÉOLE.

Eh bien! avisez-vous de ça! il serait content!

MARIA.

Tiens! il est bien difficile; si c'était son
neveu...

ÉOLE.

Mais ce n'est pas son neveu. Puisque c'est
mon oncle. Voyons, attention :

Air nouveau de M. Hervé.

1^{er} COUPLET

D'abord il faudra lui sourire
Comme cela.

MARIA, souriant.

Bon! m'y voilà,

Trouvez-vous quelque chose à r'dire?

ÉOLE.

Non, presque rien :

Mais t'nez-vous bien.

MARIA, riant.

Je m'tiens à quatre.

ÉOLE.

Vers la terre

Baissez modestement les yeux.

MARIA.

Diable, ceci ne me va guère.

ÉOLE.

Prenez un p'tit air précieux.

ENSEMBLE.

MARIA.

Ma foi, cela ne m' va pas mieux!

Ma foi, cela ne m' va pas mieux!

ÉOLE.

C'est déjà pourtant un peu mieux.

ENSEMBLE.

MARIA.

C'est bien difficile,

Mais enfin l'on tâchera;

L'élève docile

Vous obéira;

Ça march'ra,

Ça viendra.

ÉOLE.

C'est p'tét' difficile,

Mais l'amour vous aidera;

Soyez bien docile

Il vous formera;

Ça viendra!...

Ça march'ra.

ÉOLE.

2^e COUPLET.

Il faut faire la révérence

Comme cela.

MARIA, cavalièrement.

Bon m'y voilà.

ÉOLE.

Mettez un peu plus de décence

Si vous voulez.

MARIA.

C'est bien; allez.

ÉOLE, saluant.

En saluant, on se dérobe.

MARIA, l'imitant.

C'est affreux, vous en conviendrez.

ÉOLE.

Et puis, on relève sa robe

Du bout des doigts.

ENSEMBLE.

MARIA.

Tant qu' vous voudrez...

Quand ça s'ra bien, vous me l' direz...

Quand ça s'ra bien vous me l' direz...

ÉOLE.

Quand ce s'ra bien vous le saurez.

(Maria découvre graduellement son pied, puis sa
cheville, puis la naissance du mollet. Éole ne
bouge pas.)

MARIA, se récriant.

Ah! mais, dites donc!...

ENSEMBLE, reprise.

C'est bien difficile, etc.

C'est p'tét' difficile, etc.

MARIA, tombant sur une chaise à droite.

Ouf!... je suis tout époustiffée!

ÉOLE.

Epoustiffée! .. voilà une expression qu'il ne
faut employer... que quand vous serez seule...

MARIA.

Mais je ne parle pas quand je suis seule.

ÉOLE.

Tant mieux!... ça fait que vous ne l'em-
ploierez jamais. Nous allons continuer.

MARIA.

Je vous écoute!... Allez-y.

(Elle croise les jambes.)

ÉOLE.

Il ne faut pas dire allez-y... et surtout il ne
faut pas croiser les jambes.

MARIA, se levant.

Ah ben! c'est embêtant, tout ça...

(Elle s'assied à gauche.)

ÉOLE.

Oh! oh!... privez-vous de ce mot-là!...

MARIA.

Alors, autant vaudrait que j'aïlle à l'école...

ÉOLE.

Que j'allasse!...

MARIA.

Comment avez-vous dit ça?

ÉOLE.

J'ai dit : j'allasse.

MARIA.
J'allasse! j'allasse!... Oh! ce mot!... Je ne dirai jamais ça : J'allasse... Dites donc un peu voir...

ÉOLE, s'asseyant.

J'allasse!

MARIA, riant.

Ah! ah! ah! c'est-il laid!

ÉOLE.

Le fait est que ça n'est pas joli.

MARIA.

Vous êtes sûr qu'on dit comme ça?...

ÉOLE.

Dame! c'est l'avis de Lhomond, Chapsal, et Giraud-Duvivier... mon grand-oncle.

MARIA.

Oh! j'allasse!... ne dites jamais ce mot-là devant moi... je vous prendrais en grippe. Vous direz : Il faudrait que j'aïlle...

ÉOLE, se levant, et à part.

Voilà que c'est elle qui veut faire mon éducation, maintenant. — Elle est bonne.

MARIA.

Ça ne va pas mal, hein?

ÉOLE.

Ça ira... ça ira... (A part.) Ne la décourageons pas...

(Un garçon d'hôtel apporte un panier où sont des plats, des assiettes, et deux bouteilles.)

MARIA, se levant.

Ah! voilà le balthazar qui arrive.

ÉOLE.

Comment appelez-vous ça?

MARIA.

Un balthazar... Et vous?

ÉOLE.

Moi, j'appelle ça un déjeuner, tout bonnement.

MARIA.

Ah! pouah! que c'est portier! Il faut dire balthazar, c'est bien plus crâne.

ÉOLE.

Oui, oui... (A part.) Ne lui rendons pas les commencements trop ardu.

MARIA, prenant une des bouteilles.

Oh!... du champ!...

ÉOLE.

—agne!...

MARIA, étonnée.

Qu'est-ce que vous avez donc?

ÉOLE.

On dit du champagne!

MARIA.

Ah bah!... Où avez-vous vu ça?

ÉOLE.

Mais... dans le dictionnaire... (Cherchant.) Où donc avez-vous mis mes livres?

MARIA.

Dans la bibliothèque.

(Elle montre la cheminée.)

ÉOLE.

Elle appelle ça une bibliothèque. — Elle est très gentille! (Remuant les livres avec des pincettes.) Ah! voilà mon machin. — Vous allez voir. (Il l'ouvre.)

MARIA, par-dessus son épaule.

Y a-t-il des images?

ÉOLE.

Non. Il n'y a pas d'images. — Elle est très gentille! — Voyons, mademoiselle Maria... Ecoutez... (Il veut tourner la première feuille.)

MARIA.

Oh! que c'est fin! (Montrant une ligne du dictionnaire.) Qu'est-ce qu'il y a là?

ÉOLE.

C'est une épigraphe. (Lisant.) « Le premier » livre d'une nation est le dictionnaire de sa » langue... »

MARIA.

Ah!...

ÉOLE, lisant.

« L'éducation de l'homme doit finir par des » pensées... »

MARIA.

Par dépenser!... Votre livre ne prêche pas l'économie.

ÉOLE.

Hein?... Des pensée...e...s...

MARIA, allongeant la lèvre comme lui.

E...s...

(Elle éclate de rire, et fait sauter le livre, qui tombe.)

ÉOLE.

Elle est très gentille!

MARIA.

Voyons... Maintenant que vous m'avez donné une leçon de français...vous allez m'apprendre à écrire... (Allant à la table.) pendant que je mettrai le couvert.

ÉOLE.

Ça n'est pas possible... ça sera pour une autre fois...

MARIA.

Quelle chance!... (Regardant la pendule qui est sur la cheminée.) Déjà trois heures et demie!... Voilà une heure pour déjeuner!... Bah! ce sera un déjeuner dinatoire.

ÉOLE.

Maria, on ne dit pas ça.

MARIA.

Pourquoi donc?

ÉOLE.

Parce que ce n'est pas pur. Vous allez voir... Où sont donc mes Omnibus du langage?

MARIA.

Qué qu' c'est que ça?

ÉOLE.

C'est un livre à six sous... Il est sans doute dans la bibliothèque... (Le prenant avec les pincettes.) Ah! le voilà. (Il s'assied à droite. Lisant.) « Dinatoire. — Je ne vous reconduis » pas, disait un Parisien à un habitant du fau- » bourg Saint-Marceau, car l'heure dinatoire » approche. — Vous faites d'autant mieux, ré- » pliqua celui-ci, que nos rues sont très crot- » tatoires. » — Il y a d'excellentes choses dans ce petit livre. (Parcourant.) — « Prononcez ar- » moire, et non ormoire. — Les cuisinières » disent souvent un colidor pour un corri- » dor... Ne les imitez pas. — Dites Rhododen- » drum, et non gros dindon de Rome! » N'ou- » bliez pas ça.

MARIA.

Y êtes-vous? C'est prêt. (Ils se mettent à table; découvrant les plats.) Pommes de terre sautées... Pommes de terre frites... Pommes de terre à l'huile... Ah ça, mais c'est un champ de pommes de terre.

ÉOLE, riant.

Ah! ah! ah!... Elle a du mot.

MARIA, riant.

Du champagne avec des pommes de terre... C'est drôle.

ÉOLE.

Le garçon d'hôtel aura fait confusion... ça n'était pas pour moi.

MARIA.

Les pommes de terre?

ÉOLE.

Non, le champagne. (Éole verse à boire. — Maria mange les deux coudes sur la table.) Maria, il ne faut pas mettre ses coudes sur la table.

MARIA.

Est-ce qu'il faut les mettre dessous?

ÉOLE.

On se tient comme ça. (Il met ses bras à moitié sur la table.)

MARIA.

Ah bon!... (Elle pose ses bras comme lui, et va chercher ses bouchées de l'une à l'autre main.) Ça n'est pas commode.

ÉOLE, à part.

Elle ne sait même pas manger... (Montrant sa fourchette.) Il faudra que je lui donne la becquée... comme aux petits oiseaux.

MARIA, remettant les coudes sur la table.

C'est bien plus commode comme ça... Te- » nez... Essayez un peu...

ÉOLE.

Par exemple!

MARIA.

Je le veux!

ÉOLE, à part, riant.

Décidément, c'est elle qui fait mon éduca-

tion. (Ils mangent tous deux les coudes sur la table.)

MARIA.

N'est-ce pas qu'on est mieux?

ÉOLE.

Dame!... oui...

MARIA.

Ah! mais, j'ai la pépie, avec tout ça... (Elle lui prend son verre et boit.)

ÉOLE.

Ah!... vous allez savoir ce que je pense!

MARIA.

C'est justement ce que je veux!

Air d'Hervé.

Et d'abord, sur mon caractère,
Dites-moi bien la vérité.

(Éole avance sa tête pour l'embrasser. Elle le repousse.)

ÉOLE, se tenant la joue.

Je vous trouve un peu trop sévère. (Bis.)

MARIA, riant.

Moi, j'vous trouve trop effronté. (Bis.)

ÉOLE, un peu animé par le champagne.

Pour échapper à ma poursuite,

Ma chère, il n'est qu'un seul moyen,

Accordez-moi beaucoup, tout d'suite,

Et j'promets de n'plus vous demander rien.

MARIA.

Quel petit brigand! (Elle se laisse embrasser l'épaule et se lève.)

ENSEMBLE.

MARIA.

La charmante journée!

Mais tout ce bonheur-là,

Quand viendra la soirée,

Hélas! s'envolera.

ÉOLE.

La charmante journée!

Mais tout ce bonheur-là,

Quand viendra la soirée,

Va-t-il finir comme ça?

(Éole l'embrasse.)

MARIA.

Eh ben!... eh ben...

ÉOLE, un peu gris.

Je prends mon cachet pour la leçon... Mais ce n'est pas tout ça... La journée s'avance... Mon oncle va arriver... J'ai encore bien des choses à vous apprendre. — C'est drôle... je suis tout étourdi! — Ça grise donc, les pom- » mes de terre?

MARIA, allumant une cigarette.

Pardi!... puisqu'on fait de l'eau-de-vie avec.

ÉOLE.

Voyons, tâchons d'être sérieux, ma chère Maria... Tiens! vous allez fumer?

MARIA, lui présentant une cigarette allumée.
Nous allons fumer tous les deux.

ÉOLE.
Ah ! non, par exemple.

MARIA.
Après diner, on fume.

ÉOLE.
Après diner, on chante.

MARIA.
On chante et on fume ; fumons d'abord...
(Elle s'assied sur un coin de la table et appuie ses pieds sur les bâtons de sa chaise.)

ÉOLE, assis près d'elle.
Soit, mais ensuite je vous apprendrai...
(S'interrompant.) Oh ! ça sent le tabac !... mais c'est très bon. (Reprenant.) Je vous apprendrai un air, pour quand nous irons dans le monde : le grand air de Guillaume Tell. (Chantant.) « Robert ! Robert ! toi que j'aime. »

MARIA.
Moi, j'aime bien mieux ma Lison.

Air d'Hervé.
C'est ma Lison,
Ma Lisette, ma grisette,
C'est ma Lison
Que j'adore avec raison.

ÉOLE.
Chut !

MARIA.
1^{er} COUPLET.
Qui jette, sans compter,
L'argent à l'aveuglette,
Et qui, pour m'en prêter,
Vingt fois sut emprunter !

ÉOLE.
Plus bas !...

MARIA.
C'est ma Lison, etc.

ÉOLE.
Tiens, c'est assez gentil.

MARIA.
2^e COUPLET.
Qui, ne possédant rien
Qu'une mine drôlette,
Aux baisers d'un vaurien
Va la livrer pour rien !
C'est ma Lison, etc.

ÉOLE.
Mais, c'est très gentil.

MARIA.
3^e COUPLET.

Qui, lorsque le lilas
Fleurit à la guinguette,
Risqué parfois des pas
Qu' la loi ne permet pas !
C'est ma Lison, etc.
(Parlé.) Allons donc !...

ENSEMBLE.

C'est ma Lison, etc.
ÉOLE.

Le fait est que c'est extrêmement gentil.
Vous me l'apprendrez.

MARIA.
Oui, mon professeur. (Elle casse un bâton de la chaise. Portant la chaise à gauche.) Ah ! mais dites donc ! ça n'est pas le Louvre, ici. Quand nous serons mariés, je veux que ça soit chiqué chez nous.

ÉOLE, riant.
Chiqué ! je le retiendrai.

MARIA.
Dans notre salon, il y aura un canapé en velours vert, des chaises en damas de soie bleue et des fauteuils en moquette rouge.

ÉOLE.
Oui, ce sera très riche.

MARIA, se dirigeant à droite.
Sur la cheminée, il y aura une pendule en albâtre représentant une fontaine, avec une petite machine en cristal, pour imiter l'eau.

ÉOLE.
Oui, ça sera très gai. Et au milieu du salon, qu'est-ce qu'il y aura.

MARIA.
Parbleu ! un billard.

ÉOLE.
C'est ça ! un billard en ébène.

MARIA.
En ébène ! tout à l'heure vous m'avez fait dire ébène.

ÉOLE.
C'est juste ! en ébène.

MARIA.
Ainsi, c'est entendu.

ÉOLE.
C'est entendu.

MARIA.
Ah ! je suis-t'y contente ; je l'aime tout plein, ce petit-là. (Elle danse.)

ÉOLE.
Maintenant il faut que je vous apprenne comment on danse dans les salons, et votre éducation sera complète.

MARIA.
C'est ça, mais d'abord rangeons les meubles.

ÉOLE.
Oui, rangeons. (Ils prennent la table chacun par un bout, et tirent en sens opposé. La table s'ouvre en deux, et la vaisselle tombe avec la nappe. Maria éclate de rire.) Ah sapristi ! c'est embêtant ça !... Bah !... (Il met les débris dans la nappe.)

MARIA, l'aidant.
Quelle chance ! les morceaux ne sont pas cassés.

ÉOLE.
Elle est très gentille !... Où allons-nous mettre tout ça ?... (Appuyant.) dans l'ormoire ?

MARIA.
Dans le colidor.

ÉOLE.
Oh ! une idée. (Ils prennent la nappe chacun par un bout, et jettent le tout par la fenêtre.) Une, deux. Ça sera pour faire du macadamisage. Maintenant, allons-y. (Il prend les mains de Maria pour polker, et la tient à distance.)

MARIA.
(Mettant Éole en position.) Fi donc ! on n'a pas l'air de s'aimer. (Elle passe les bras d'Éole au-dessous de sa taille, et pose les siens sur ses épaules.) Voilà !

ÉOLE.
Fichtre ! c'est bien plus convenable comme ça.

MARIA.
Oui, mon professeur. (Reprise de la polka du commencement.) (En polkant.) Éole ?

ÉOLE.
Maria.

MARIA.
Dis un balthazar.

ÉOLE.
Un balthazar.

MARIA.
Éole ?

ÉOLE.
Maria.

MARIA.
Dis, gros dindon de Rome.

ÉOLE.
Gros dindon de Rome.

MARIA.
Ça y est.

ÉOLE.

Maintenant, elle parle tout à fait comme moi, j'ai fait son éducation. (Roulement de voiture. — Allant à la croisée.) Tiens, voilà mon oncle. Maria, viens voir mon oncle. (Maria va à la croisée, criant.) Mon oncle ! je vous présente ma future, je lui ai offert un balthazar. Nous avons bu du champ. C'est une jeune

...

...

...

...

...

...

FIN DE L'ENSEIGNEMENT MUTUEL.

filie très bien élevée. Elle parle tout à fait comme moi. (Elle se penche vers Éole et murmure à son oreille.)

voix dans la coulisse.
Tu es un gueux !... Je pars pour Coulommiers, et je te donne ma malédiction. (Bruit de voiture.)

ÉOLE.
Je m'en fiche pas mal ! Dans quinze jours la noce, Maria.

MARIA.
Éole.

ÉOLE.
Dis : Mon oncle, tu nous embêtes. (Ils polkent en chantant.)

Suite de la polka.

ENSEMBLE.

MARIA.
J'ai formé plus d'un sujet

Coquet,
Et j'en inonde

Le monde ;
Je fournis tout le corps de ballet,

Et j' prends deux francs par cachet.

ÉOLE.
Elle forma plus d'un sujet

Coquet,
Elle en inonde

Le monde ;
Elle fournit tout le corps de ballet,

Et prend deux francs par cachet.

ÉOLE, s'approchant du public.
Ma femme tous les jours

Ici, messieurs, tiendra son cours ;
Daignez la prendre pour maîtresse.

MARIA, de même.
Sans cesse Maria,

Ici, messieurs, vous apprendra
Schotisch, polka, mazourk, redow...

ÉOLE.
Et cætera !

ENSEMBLE, chanté en dansant

ÉOLE.
Elle forma plus d'un sujet, etc.

MARIA.
J'ai formé plus d'un sujet, etc.

